

1. Rose

Lundi 4 septembre

Je ferme la porte un peu trop brusquement. Le claquement retentit dans toute la maison. Une fois que le bruit a cessé, je prends conscience du vide. Silence total. J'hésite à crier « Coucou », mais je sais que personne n'est là pour me répondre. Ce calme ne devrait pas me surprendre. Nous sommes le 4 septembre, je viens d'arriver dans une maison vide après une longue pause estivale et un silence total règne. Je ressens ce calme comme un soulagement et pourtant il me brise le cœur en même temps. Ce vide est particulièrement pénible cette année car je n'ai pas eu à consoler, amadouer, supplier ou menacer mes fils pour qu'ils cessent de s'agripper à moi devant le portail de l'école. Cette année, Sebastian s'est précipité dans la cour de récréation sans me dire au revoir ni même jeter un regard en arrière. Quant à Henry (le plus affectueux des deux), il a tout juste daigné me faire un petit signe. De loin.

N'ai-je pas bien travaillé ? Merveilleux ! Magnifique ! Tout le monde devrait me féliciter. J'ai fait de mes fils des garçons confiants, indépendants, pleins d'assurance. Bravo ma vieille !

Je crois que je vais me mettre à pleurer.

J'hésite à me servir un verre de whisky.

Idée rapidement rejetée puisque je n'ai que du sherry pour cuisiner dans le placard. Je pourrais prendre un verre de vin. Il me semble qu'il reste une demi-bouteille de Chablis dans le frigo mais je me contente d'allumer la cafetière. Un café bien fort me paraît être le choix le plus sage et tout le monde sait que je suis raisonnable.

Le téléphone sonne. Ce son réjouissant me fait l'effet d'un colis de la Croix Rouge. Je décroche hâtivement et avec gratitude.

— C'est moi.

Moi, en l'occurrence, c'est Connie. L'une de mes meilleures et plus vieilles amies. Elle a des larmes dans la voix et je me rappelle soudain que c'est le premier jour d'école de sa fille aînée.

— Comment s'est passée la rentrée de Fran ?

— Bien, marmonne-t-elle.

Elle n'a pas l'air convaincu.

— Elle était superbe. Son uniforme est tellement mignon. Mais...

— Mais ? dis-je pour l'encourager.

— C'est normal que les enfants se cramponnent à tes jambes et se mettent à sangloter ? Je n'arrivais pas à lui faire lâcher prise. On aurait dit un petit singe. Elle n'a pas arrêté de me supplier de la ramener à la maison avec Flora. Elle a même proposé de ranger ses Barbie. C'est une première.

Connie essaie de rire mais je ne suis pas dupe.

— Rien de plus normal, dis-je pour la rassurer. Ça te dit de venir prendre un café ?

— Je préférerais une vodka, mais d'accord pour le café. J'arrive dans cinq minutes. Je suis juste au coin de la rue.

Pour faire bref, Connie et moi nous connaissons depuis presque vingt ans. C'est incroyable ! Ça fait de

moi une adulte à part entière de connaître quelqu'un depuis aussi longtemps et il me faudrait au moins une montagne de sucre pour le digérer. Nous nous sommes rencontrées par l'intermédiaire de ma sœur, Daisy. Daisy et Connie ont étudié dans la même université. Elles étaient très proches. Connie et moi sommes vraiment devenues amies, il y a cinq ou six ans. Nous avons toutes deux des enfants, ce qui n'est pas le cas de Daisy, malheureusement. Je me suis rendu compte que les enfants m'ont amenée à rencontrer des femmes avec qui je n'aurais jamais cru pouvoir m'entendre si nous n'avions pas nos marmots en commun : c'est l'un des avantages de la maternité. De plus, Connie a été très gentille avec moi lorsque mon mari m'a quittée pour une de nos amies communes.

La situation était officiellement intenable.

Connie était une grande copine de Lucy, *la maîtresse*, mais elle a réussi malgré tout à choisir une voie diplomatique et à rester amie avec nous deux. Parfois, je me dis que j'aurais dû exiger de Connie qu'elle adopte une position plus morale. J'aurais dû lui demander de couper les ponts avec sa vieille copine et mon menteur d'ex-mari, mais je ne pouvais pas me le permettre. Les amis se faisaient rares à cette époque et il y a si peu de gens qui sont prêts à voir le monde en noir et blanc. L'extrémisme n'est pas à la mode.

Même l'extrême gentillesse ne plaît pas. On se méfie des gens extrêmement gentils ou on abuse d'eux. Croyez-moi, je parle d'expérience. Ainsi, je me dis que Connie est une très bonne amie pour moi et j'ignore le fait que c'est aussi une très bonne amie de Lucy.

Depuis que Peter est parti, je fais attention quand je parle à Connie et je ne lui pose que des questions polies et occasionnelles à propos de Peter et de Lucy. Je ne me paie pas le luxe de les ridiculiser ou de dire du mal d'eux, ce qui compromettrait et embarrasserait Connie. Je me

limite donc aux types de questions que l'on pose à propos d'un ancien collègue de travail que deux personnes ont en commun – des questions que l'on pose poliment, avec distance et même un peu distraitement – et j'en profite pour glaner des informations essentielles sans me dévoiler complètement.

Parfois, au début, des restes de douleur ou de ressentiment refaisaient surface malgré tous mes efforts pour contrôler mes émotions et je ne pouvais m'empêcher de parler de Peter. Je me plaignais de lui ou je reconnaissais qu'il me manquait. Mais, j'avais la certitude absolue que je pouvais faire confiance à Connie. Elle n'aurait jamais répété à Lucy ce que je pouvais dire à propos de Peter. Chez Connie, il ne s'agit pas d'une remarquable aptitude à la discrétion mais plutôt d'un hommage époustouffant à notre amitié. En effet, elle n'est pas du genre à tenir sa langue et cela doit être particulièrement difficile pour elle de ne rien dire. Je ne me suis jamais permise d'exprimer mes véritables sentiments à propos de Lucy.

À vrai dire, les mots me manquent : je n'aime pas utiliser de jurons.

Je ne me soucie pas de savoir si Lucy parle de moi à Connie. Je suis persuadée que, de toute façon, Connie se montrerait loyale envers moi et qu'elle prendrait ma défense si c'était le cas. Mais je ne peux pas imaginer que la situation se présente un jour. Je pense que Lucy n'a jamais vraiment pris conscience de mon existence pas même lorsqu'elle mangeait du rôti chez moi le dimanche et qu'elle taillait vite fait une pipe à mon mari dans les toilettes en attendant que je serve le gâteau et le café. Elle était toujours trop occupée à appliquer à la lettre la formule : « Faisons une petite pause avant le dessert » pour penser à moi. Je ne suis pas assez glamour pour faire partie de ses amis et je ne suis pas assez riche pour compter parmi ses clients. C'est pourquoi, elle ne me remarque même pas.

Comme elle l'avait dit, Connie arrive chez moi cinq minutes plus tard. J'ouvre la porte et je constate qu'elle retient ses larmes.

— Il y a pire encore que les enfants qui se cramponnent à ta jambe et qui te supplient de ne pas partir, dis-je.

Connie pose Flora, sa dernière, sur le sol de la cuisine et s'assoit sur un tabouret du bar. Elle prend la boîte de biscuits.

— Qu'est-ce qu'il y a de pire ?

— Sebastian et Henry sont partis en gambadant dans la cour sans même me faire un bisou ou me dire au revoir.

Comme je l'avais espéré, Connie en oublie sa propre peine et compatit en souriant.

— Je les ai vus dans la cour de récréation, ils semblaient vraiment à l'aise. Ils couraient comme des fous dans tous les sens. Je trouve que c'est une bonne idée d'avoir échelonné la rentrée le premier jour. Comme ça, ce n'est pas trop impressionnant pour les nouveaux.

— Tu veux dire les nouveaux parents, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle en souriant.

Elle semble plus détendue à présent.

Je me détourne de Connie et entreprends de préparer le café afin de pouvoir poser la question qui me taraude avec un minimum de dignité.

— Tu as vu Peter et Lucy déposer Auriol ce matin ?

C'est la dernière de Peter ! Parmi tous les crimes que mon ex-mari a commis contre moi, celui-ci remporte incontestablement la palme. Lui et sa dévergondée de maîtresse – bon d'accord, sa femme –, ont décidé d'envoyer leur enfant dans *mon* école. Mon école ! Bien sûr quand je parle de *mon* école, je veux dire l'école des garçons. Pardon ? N'est-ce pas quelque chose de sacrosaint ? Eh bien, de toute évidence, non ! Je ne crois pas que Lucy se soit embarrassée de scrupules avant de venir

emménager dans mon secteur scolaire. Ce n'est pas son genre !

Je pensais pourtant être à l'abri. Je n'aurais jamais imaginé que Lucy choisisse une école publique pour sa fille. Peter et Lucy travaillent tous les deux à la City et gagnent de l'argent à la pelle. Ils pourraient facilement payer à leur fille une petite école sélecte dotée d'une impressionnante liste d'anciens élèves.

L'école de Sebastian et Henry est formidable. Elle figure en bonne place dans le palmarès des écoles et elle dispose en plus d'une superbe cour de récréation. Il est presque impossible de trouver une école avec un peu de verdure à Londres, pourtant à Holland House, il y a même des arbres classés. J'avais examiné avec soin les secteurs de recrutement scolaire avant même de mettre au monde mes enfants. J'avais même insisté pour que Peter et moi achetions notre maison dans une rue bien particulière pour être certains que nos enfants iraient à l'école de Holland House. Et voilà que quelques années plus tard, après avoir volé mon mari et détruit ma famille, Lucy a eu le culot d'annoncer qu'il serait bien qu'Auriol aille dans la même école que ses frères.

Maudite garce !

Elle l'a sans doute fait exprès pour me blesser. Et elle a atteint son objectif. C'est étonnant car je pensais avoir déjà subi toutes les souffrances qu'elle pouvait infliger, j'avais le cœur déchiré de mille entailles. Leur maison à Holland Park ne se trouve même pas dans le secteur de recrutement scolaire, mais Lucy s'est rendue à l'école et a séduit Monsieur Walker, le directeur (au sens propre comme au sens figuré peut-être, qui sait de quoi cette furie est capable ?) Elle a dû lui raconter une histoire dans le genre : ça serait merveilleux que Sebastian et Henry soient proches de leur sœur. Garce, salope, sorcière. Comment ose-t-elle ? Comme si elle se souciait du bien-être des garçons.